

La création
Création, décréation. La théologie de Simone Weil

Roselyne Dégremont

Philopsis : Revue numérique
<https://philopsis.fr>

Les articles publiés sur Philopsis sont protégés par le droit d'auteur. Toute reproduction intégrale ou partielle doit faire l'objet d'une demande d'autorisation auprès des éditeurs et des auteurs. Vous pouvez citer librement cet article en mentionnant l'auteur et la provenance.

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur philopsis.fr

Introduction

Acceptons le patronage d'Hans Jonas, qui en 1984 a déclaré : « Ce que j'ai à offrir, c'est un morceau de théologie franchement spéculative. Je laisserai ouverte la question de savoir si ce genre convient au philosophe. » Comme il le dit lui-même, la *Critique de la raison pure*, mais aussi la philosophie analytique du XXe s, nous en décourageraient totalement, comme si c'étaient des entreprises dépourvues de sens. Et pourtant, nous ne pouvons pas bloquer le domaine du sens sur le « connaissable ». Nous existons, et continuons de réfléchir sur l'existence, la vie, le devenir du monde. « Travailler sur le concept de Dieu est donc possible, même s'il n'y a pas de preuve de Dieu ; et ce genre de travail est philosophique, pourvu qu'il s'en tienne à la rigueur du concept. »¹

Tout se passe chez Simone Weil comme si elle acceptait avec simplicité la notion même de Dieu, et celle d'amour. Elles ne sont jamais objet d'un doute. Et sur ce socle, elle construit à

¹ *Le concept de Dieu après Auschwitz*. Ed Rivages Poche. 1984. pp. 8-9. Je signalerai en notes quelques analogies entre les définitions de Jonas et celles qu'avait proposées Simone Weil.

sa manière, réfléchissant de jour en jour, comme ses cahiers en portent témoignage, sur ce qu'est la création, le monde dans sa beauté, et chaque créature. Son mysticisme est évident : même si son axe est le christianisme, sa curiosité et sa culture la portent à ne négliger ni le fond védique, ni le fond égyptien et grec des religions antiques. Sa théologie puise à cette ouverture et à cette indépendance d'esprit sa forte originalité.

I. Créer, c'est se vider

« *La création est un acte d'amour et elle est perpétuelle.* »²

Avant Hans Jonas, Simone Weil avait osé une théologie. Elle a pensé à nouveaux frais un Dieu créateur, ses créatures et leur statut fini. Apprivoisons-nous doucement cette pensée forte et neuve, qu'elle exprime toujours dans une langue claire et nette. Les premières formulations remarquables apparaissent dans des essais assez courts de 1942 : « Réflexions et Pensées sans ordre sur l'amour de Dieu » ; « Formes implicites de l'amour de Dieu » ; « L'amour de Dieu et le malheur »³. Que dit-elle au juste ?

Dieu ayant pensé ce qui n'existait pas, l'a fait être.

« Notre être même, à chaque instant, a pour étoffe, pour substance, l'amour que Dieu nous porte. L'amour créateur de Dieu qui nous tient dans l'existence n'est pas seulement surabondance de générosité. Il est aussi renoncement, sacrifice. Ce n'est pas seulement la Passion, c'est la Création elle-même qui est renoncement et sacrifice de la part de Dieu. La Passion n'en est que l'achèvement. Déjà comme créateur Dieu *se vide* de sa divinité. Il prend la forme d'un esclave. Il se soumet à la nécessité⁴; il s'abaisse. Son amour maintient dans l'existence, dans une existence libre et autonome, des êtres autres que lui, autres que le bien, des êtres médiocres. Par amour, il les abandonne au malheur et au péché. Car s'il ne les abandonnait pas, ils ne seraient pas. Sa présence leur ôterait l'être comme la flamme tue un papillon. »⁵

La pensée ici maintient les contraires ensemble.

L'image de la création par Dieu du monde et des créatures est un don généreux, sans doute ; mais ce que Dieu donne, il le prend en lui (comment serait-ce ailleurs, avant que quelque chose soit?) ; et dès lors il « se vide » (l'image est reprise souvent par S.Weil) ; Dieu « descend » ; Il « s'abaisse » ; Il « se soumet » à la nécessité. Le ton est donné : la création fait exister rien de moins que le monde, vaste jusqu'à l'infini : alors, Dieu en serait comme vidé, peut-être aussi épuisé et las qu'une femme qui vient d'accoucher ; et les créatures ensuite sont comme abandonnées par lui.

Dieu a voulu que de l'autre que lui, que des êtres finis, médiocres, faillibles, soient. Et toutes ces petites créatures sont à grande distance de Lui.

« C'est par un amour inconcevable que Dieu a créé des êtres tellement distants de lui. C'est par un amour inconcevable qu'il *descend* jusqu'à eux. »

Weil reformule nettement cette idée :

2 *La pesanteur et la grâce*. Éd Plon, Agora, p. 81

3 In Simone Weil, *Oeuvres complètes*, Gallimard, 2008. IV Ecrits de Marseille.

4 La notion de nécessité est capitale chez Simone Weil. Comme chez les grecs les Dieux, Dieu lui est lui-même soumis. Jonas, par différence, introduit le hasard. Dieu observe un cours du monde qui lui était imprévisible.

5 Réflexions... p. 273. De son côté, Jonas écrit : « Dieu, pour que le monde soit et qu'il existe de par lui-même, a renoncé à son Être propre ; il s'est dépouillé de sa divinité. » L'expérience temporelle qui suit, celle du cours du monde, « transfigure », plus exactement « défigure » Dieu (p ; 15).

« La Création est de la part de Dieu un acte non pas d'expansion de soi, mais de retrait, de renoncement. ...Dieu a accepté cette diminution. Il a **vidé** de soi une partie de l'être. **Il s'est vidé** déjà dans cet acte de sa divinité...Dieu a permis d'exister à des choses autres que lui et valant infiniment moins que Lui. »⁶

« La Passion n'est pas séparable de la Création. La création elle-même est une espèce de Passion. Mon existence elle-même est comme un déchirement de Dieu. »⁷

Est-ce dire que Dieu mettant au monde toute la création souffre, et risque sa propre mort ? C'est plutôt que Dieu sait d'emblée que ce qu'il a fait venir, le monde, est marqué de finitude et de bassesse, comporte du crime, du mal. Ici Simone Weil propose une analogie :

« Quand un enfant en jouant brise un objet précieux, la mère n'aime pas cette destruction. Mais si plus tard son fils s'en va au loin ou meurt, elle pense à cet accident avec une tendresse infinie parce qu'elle n'y voit plus qu'une des manifestations de l'existence de son enfant. »

Ainsi serait Dieu vis-à-vis de ses créatures : il les voit petites et maladroites, avides et brutales ; il voit bien qu'il y a le bon, la brute et le truand ; mais il les regarderait tout de même avec une tendresse de père faire leurs bêtises, petites et grandes.

Dans ce monde, le bien n'est nulle part. La question théologique est posée avec une proposition disjonctive :

« Ou bien Dieu n'est pas tout puissant, ou bien Il n'est pas absolument bon, ou bien Il ne commande pas où il en a le pouvoir. »

Quelle serait la réponse ? - Eh bien, il est tout-puissant, il est bon et même aimant : mais il ne commande pas tout partout. S'appuyant ensuite sur le passage où Thucydide transcrit le discours de la force que les Athéniens tiennent aux Méliens (votre île est envahie, nous sommes les plus forts, alors n'essayez même pas de négocier, soumettez-vous ou nous vous tuons), Simone Weil note :

« le vrai Dieu est le Dieu conçu comme tout-puissant, mais comme ne commandant pas partout où il en a le pouvoir ; car il ne se trouve que dans les cieux, ou bien ici-bas dans le secret. »⁸

La distance entre Dieu et ses créatures mérite son retrait. Tels les dieux bienheureux et lointains que révéraient les Epicuriens, il ne s'occupe pas de nous, ni pour nous soigner, ni pour nous punir.

Alors ne nous étonnons pas du mal. Comme le christianisme nous le fait penser,

« Le malheur est en un sens l'essence même de la création. Être des créatures, ce n'est pas nécessairement être malheureux, mais c'est nécessairement être exposé au malheur. L'incréé seul est indestructible. On demande pourquoi Dieu permet le malheur, on pourrait aussi bien demander pourquoi Dieu a créé. Cela, il est vrai, on peut bien se le demander. Pourquoi Dieu a-t-il créé ? Il semble tellement évident que Dieu est plus grand que Dieu et la création ensemble....Dieu est joie et la création est malheur, mais c'est un malheur resplendissant de la lumière de la joie. Le malheur enferme la vérité de notre condition. »⁹

6 Formes de l'amour implicite de Dieu. Ibid, p. 291.

7 Jonas : « La relation de Dieu au monde implique une souffrance du côté de Dieu dès l'instant de la création, et sûrement dès l'instant de la création de l'homme. » Les espèces évoluaient, cela allait encore. Mais quand l'homo sapiens advient, Dieu regrette d'avoir créé l'homme, surtout son peuple élu : Israël son épouse le déçoit (p. 22-3).

8 Ibid, p. 290.

9 L'amour de Dieu et le malheur, Ibid, p. 369-370.

Là encore la pensée de Weil est bien théologique en ceci qu'elle travaille la coïncidence des contraires. Même le malheur du monde créé est beauté, est joie.

II. Créer, c'est abdiquer

1. Les secondes formulations théologiques apparaissent dans les fragments regroupés sous le titre : *La connaissance surnaturelle*. Elles confirment ce que Simone Weil avait déjà médité, et vont un peu plus loin.

Deux précoces notations dans un cahier se suivent, se reprennent l'une l'autre :

« Dieu m'a créé comme du non-être qui a l'air d'exister, afin qu'en renonçant par amour à cette existence apparente, la plénitude de l'être m'anéantisse. »

« Dieu m'a créée comme du non-être qui a l'air d'être, afin qu'en renonçant par amour à ce que je crois mon être, je sorte du néant. Alors, il n'y a plus de **je**. Le **je** est du néant. Mais je n'ai pas le droit de savoir cela. Si je le savais, où serait le renoncement ? Je ne le saurai jamais. »¹⁰

On voit Simone Weil, se corrigeant, - ou proposant une variante ?-, remplacer « exister » par « être ». Une existence apparente, n'est-ce pas une existence vulnérable et fragile, éphémère ? Une essence apparente, ou qui m'apparaît, - illusoire donc -, fait que je me croirais quelque chose, tout en étant rien ; si je dis : « je », ce « je » est lui-même une apparence, en son fond il est néant.

Si la création est faire sortir un existant du non-être ; la décréation est le retour de ce quasi non-être au néant. C'est comme si la condensation créait un temps une goutte d'eau, mais que celle-ci sous la chaleur du rayonnement solaire, s'évaporât ; elle était, *pfuit*, elle n'est plus. Un Je est apparu, un Je a disparu.

Mon devoir mystique est de me dé-crée. Dieu est tellement plus grand !

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur philopsis.fr

10 Simone Weil, Oeuvres complètes, Gallimard, 2006. VI Cahiers ****, juillet 1942-juillet 1943. La connaissance surnaturelle., p. 124.